

est devenue la première puissance de l'Inde. A cette époque mémorable sont tombés dans leurs mains presque tous les échanges que les diverses contrées de cette grande partie du globe avaient à faire entre elles.

Le commerce particulier n'était rien à Chandernagor lorsqu'en 1736 la direction en fut confiée à ce Dupleix devenu depuis si célèbre. Il le créa. Avec une assez grande fortune acquise par dix ans d'heureux travaux ; avec l'énergie qu'il sut donner à ses subordonnés ; avec la confiance qu'il obtint des gens riches d'une région où les métaux précieux s'étaient accumulés depuis tant de siècles , il parvint à expédier annuellement quinze ou seize bâtimens chargés d'objets plus ou moins précieux d'une rade où il n'avait pas trouvé un seul bateau. Il les envoyait dans la mer Rouge, dans le golfe Persique , à Goa , à Surate , aux Maldives , aux Philippines, dans tous les ports où il était possible de faire un commerce avantageux.

Les services que La Bourdonnais rendait à la compagnie dans l'Ile-de-France , les services que Dupleix lui rendait dans le Bengale lui étaient rendus avec un égal succès par Dumas à Pondichéry. En 1736 il obtint de la cour de Delhy , pour sa nation , la permission de battre monnaie, privilège qui lui forma un revenu annuel de quatre à cinq cent mille livres.

Sahagy venait d'hériter légitimement du Tan-

jaour , lorsqu'en 1738 il fut détrôné par un fils naturel de son prédécesseur. L'appui des Français lui parut le meilleur des moyens pour recouvrer sa couronne, et il l'acheta par le sacrifice de Karical. Ses affaires s'étant rétablies sans le secours qu'il avait imploré , il refusa de tenir la marche que sa position lui avait en quelque manière commandée. Un général mogol , campé au voisinage , attaqua la place en 1739 , et la remit sur-le-champ au gouverneur de Pondichéry, dont il était l'ami. Le pays changea encore de maître l'année suivante ; mais le nouveau souverain , loin de revenir sur la cession qui avait été faite , y ajouta le don de quelques villages.

Pondichéry était à peine en possession d'un établissement qui lui offrait de grandes ressources pour sa subsistance et pour son commerce , qu'il se trouva dans une situation critique. Au mois de mai 1740 quatre-vingt mille Marattes fondirent sur le Carnate. Ils en attaquèrent le nabab , qui fut vaincu et tué. Sa famille et ses sujets les plus distingués se réfugièrent à Pondichéry , où ils furent reçus avec les égards qu'on doit à des alliés malheureux. Ragogi-Boussola , général de l'armée victorieuse , demandait qu'on les lui livrât. Il voulut même exiger douze cent mille livres , en vertu d'un tribut auquel il prétendait que les Français s'étaient anciennement soumis.

Tant que les Mogols ont été les maîtres de ces contrées , répond Dumas , ils ont toujours traité

les Français avec les égards dus à l'une des plus illustres nations du globe ; et elle se fait gloire d'être à son tour l'appui de ses bienfaiteurs. Il n'est pas dans le caractère de ce peuple magnanime d'abandonner des femmes et des enfans pour les voir impitoyablement égorger. Les fugitifs renfermés dans la ville sont sous la protection de mon souverain, qui fut toujours le père des infortunés ; et il nous désavouerait pour ses sujets, si nous préférions notre vie à leur sûreté. Il m'en coûterait la tête, s'il apprenait que j'ai pu écouter la proposition d'une redevance. Je suis résolu à défendre ma place jusqu'à la dernière extrémité ; et si la fortune m'est contraire, je retournerai en Europe sur mes vaisseaux. C'est à Ragogi à juger s'il lui convient d'exposer à une destruction entière une armée dont le plus grand bonheur doit être de s'emparer d'un monceau de ruines.

Ce ton était fier, sans avoir rien de dangereux. Les Marattes étaient hors d'état de former un siège. Aussi, après quelques vaines menaces et une espèce de négociation, se déterminèrent-ils à aller infester d'autres contrées de leurs brigandages.

Telle était la situation des Français dans les mers d'Asie, lorsque la France et l'Angleterre, qui, depuis quelques années, se combattaient comme auxiliaires, l'une pour démembrement l'héritage de l'empereur Charles VI, l'autre pour le

maintenir dans son intégrité, se firent enfin, en 1744, une guerre ouverte. Les compagnies des Indes de l'une et l'autre nation parurent également désirer une neutralité exacte pour toutes les régions soumises à leur monopole ; et la cour de Versailles se laissa persuader qu'elle aurait lieu. Elle ne vit pas qu'une puissance qui a pour base principale le commerce ne pouvait pas se déterminer sérieusement à rester oisive sur l'Océan indien ; et que, si elle faisait ou écoutait des propositions pacifiques, ce ne pouvait être que dans la vue de gagner du temps. Elle ne vit pas que, quand la convention aurait été faite de bonne foi de part et d'autre, mille accidens qu'il n'était pas possible de prévoir devaient déranger une harmonie dont les accords étaient si fragiles. Elle ne vit pas que l'objet qu'on se proposait ne pouvait jamais être que très-imparfaitement rempli, parce que la marine militaire des deux états n'étant pas liée par les traités des deux associations, attaquait dans les mers d'Europe les navires de ces sociétés. Elle ne vit pas que dans les colonies même les deux parties feraient des préparatifs pour n'être pas surprises ; que ces précautions mèneraient à une défiance réciproque, et la défiance à une rupture ouverte. Cet aveuglement, qui empêcha d'envoyer des forces navales dans l'Inde, fut sévèrement puni par la prise de la plupart des bâtimens français qui naviguaient dans ces mers éloignées, et par la ruine d'un commerce

qui commençait à causer de l'ombrage au ministère britannique.

A cette époque La Bourdonnais était à l'Île-de-France. Il s'y trouvait un vaisseau de ligne et cinq navires de la compagnie, qu'il arma en guerre avec l'intelligence et la célérité qui lui étaient propres. La faiblesse de ses moyens ne l'empêcha pas, à son arrivée à la côte de Coromandel, d'attaquer l'escadre anglaise. Peyton, qui la commandait depuis la mort de Barnes, ne montra ni dans ce combat ni après sa défaite les talens et l'énergie si ordinaires aux marins de sa nation. Quoiqu'avec des forces supérieures, il n'osa plus se mesurer avec son vainqueur, et lui laissa prendre Madras le 21 septembre 1746, sans se permettre le moindre mouvement pour en troubler le siège.

C'était une très-grande perte pour la compagnie britannique. Ses agens obtinrent de La Bourdonnais qu'il leur remettrait sa conquête pour une rançon d'environ deux millions de livres. Cet accord déplut à Dupleix, chef, depuis quelques années, de tous les établissemens français dans l'Inde. Il prétendit que sans son aveu on n'avait pu disposer d'une possession devenue française, et il la fit occuper par une garnison envoyée de Pondichéry. Cet acte d'autorité brouilla irrémédiablement deux hommes déjà peu disposés à s'aimer. Leurs discussions se prolongèrent avec une égale animosité de part et d'autre. Pendant qu'elles duraient, un coup de vent réduisit à rien

des forces navales dont on attendait avec fondement la destruction de tous les comptoirs anglais. Ce malheur obligea La Bourdonnais à repasser en Europe, où un affreux cachot fut la récompense de ses glorieux travaux; et le tombeau des espérances que la nation avait fondées sur ses grands talens.

Griffin, qui dans ces circonstances arriva de la Grande-Bretagne avec quatre vaisseaux de ligne, trois de cinquante canons, et quelques frégates, qu'il renforça de tous les bâtimens de sa nation qu'il trouva dans l'Inde, ne tira aucun avantage de la détresse où se trouvaient les Français à cette époque. Aucun de leurs établissemens, quoique tous en mauvais état, ne fut inquiété; et les secours d'hommes, d'argent, de munitions, de vivres envoyés à Pondichéry, ne furent pas interceptés. Aussi la place ne manquait-elle d'aucun moyen de défense lorsque, le 30 août 1748, l'amiral Boscawen y ouvrit la tranchée. Ses efforts furent impuissans contre l'activité, la vigueur, l'intelligence de Dupleix, dont pourtant la profession n'était pas la guerre; et le 6 octobre les Anglais se virent forcés d'abandonner leur entreprise après trente-sept jours d'une attaque plus vive que savante. Bientôt le traité d'Aix-la-Chapelle rétablit les deux peuples dans la situation où ils étaient avant les hostilités.

La prise de Madras, le combat naval de La Bourdonnais et la levée du siège de Pondichéry,

donnèrent aux nations de l'Inde le plus grand respect pour les Français. Ils furent pour ces régions le premier peuple de l'Europe.

Dupleix voulut faire usage de cette disposition des esprits en faveur de sa nation. Pour juger sainement de ses projets, il faut avoir sous les yeux un tableau de la situation où se trouvait alors l'Indostan.

xxi.  
Tableau de  
l'Indostan.

Cette belle et riche partie du globe comptait un grand nombre de souverainetés plus ou moins étendues, lorsque Baber, petit-fils de Tamerlan, précipité du trône de Samarcande par les Tartares Ousbecks, se réfugia dans le Caboulistan, la seule de ses provinces qui lui fût restée fidèle. Ranguildas qui la gouvernait lui donna une armée.

« Ce n'est pas du côté du nord où t'appellerait  
« la vengeance que tu dois porter tes pas, lui dit  
« cet homme sage. Des soldats amollis par les  
« délices des Indes n'attaqueraient pas sans té-  
« mérité des guerriers célèbres par leur courage  
« et par leurs victoires. Le ciel t'a conduit sur les  
« rives de l'Indus pour placer sur ta tête une des  
« plus riches couronnes de l'univers. Jette les  
« yeux sur l'Indostan. Cét empire déchiré par  
« les guerres continuelles des Indiens et des Pa-  
« tanes attend un maître. C'est dans ces déli-  
« cieuses régions qu'il faut former une nouvelle  
« monarchie et te couvrir d'une gloire égale à  
« celle de ton redoutable aïeul. »

Un conseil si judicieux fit sur l'esprit de Baber

une forte impression. On traça sans perdre de temps un plan d'usurpation, qui fut suivi avec beaucoup de vivacité et d'intelligence. Le succès le couronna. Les provinces septentrionales, Delhy même, se soumirent après quelque résistance. Un monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puissance des Tartares Mogols, qui existe encore.

La conservation de la conquête exigeait un gouvernement. Celui que Baber trouva établi dans l'Inde était un despotisme purement civil, tempéré par les usages, par les formes, par l'opinion; en un mot, absolument conforme au caractère de douceur que ces peuples doivent à l'influence du climat et à l'influence plus puissante encore des opinions religieuses. A cette constitution paisible Baber fit succéder un despotisme violent et militaire, tel qu'on devait l'attendre d'une nation conquérante et barbare.

Si l'on peut s'en rapporter à l'autorité d'un des hommes le plus profondément versés dans les traditions de l'Inde, Ranguildas fut long-temps le témoin de la puissance du nouveau souverain. Il s'applaudissait de son ouvrage. Le souvenir de ce qu'il avait fait pour placer sur le trône le fils de son maître remplissait son âme d'une satisfaction vraie et sans trouble. Un jour qu'il faisait sa prière dans le temple, il entendit à côté de lui un Banian qui s'écriait :

« O Dieu ! tu vois les malheurs de mes frères.  
« Nous sommes la proie d'un jeune homme qui